

Revue Cabaret

Hors série # 5, décembre 2019

Colossal Youth



Avec Mélodie Ambiehl, Imane Azmy, Hélène Blasco, Caroline Bragi, Mélanie Carron, Estelle Decamps, Ingrid Descharne, Lysa Devillard, Anaïs Di Pasquali, Valentine Dubois, Thalie Euphrosyne, Catherine Girbig, Blandine Gwizdala, Maëlle Joubert, Victoire Mandonnaud, Coralie Mennella, Clémentine Plantevin, Sofia Rybkina, Roselyne Sibille, Lise Suau, Nadine Travacca
Guest Clara Regy
Chorégraphie Sofia Rybkina

Colossal Youth

Si vous ne connaissez pas le « Young Marble Giants » groupe mythique des années 80, c'est que vous n'étiez pas encore venus au monde : vous êtes jeunes !

Ainsi ce numéro emprunte son titre à leur unique disque : unique et inclassable disait-on et dit-on encore. Voilà pour le titre, les présentations sont faites.

Passons maintenant à la partition jouée dans ce numéro : une variété d'écritures qui trouve son harmonie dans cette différence : un même thème multiplié.

Cette « Colossal Youth » et ses « pyramides d'or », « paon albinos », « vautours bleus », « petite robe noire » pour n'évoquer que quelques couleurs, nous invite à retrouver des voix déjà confirmées, mais aussi à en découvrir des toutes nouvelles, pour qui c'est la première publication.

Ainsi cette « jeunesse colossale » s'ouvre à de multiples mains avec cette belle énergie qui n'a pas d'âge ; celle du plaisir de l'écriture. Plaisir à partager : bonne lecture !

CLARA REGY



Revue Cabaret

La revue Cabaret est éditée par L'association Le Petit Rameur. Tous droits réservés aux auteurs.

Directeur de la publication : Alain Crozier

Comité de relecture : Mlle Ickx

Vos textes : Auteures féminins, textes inédits, sans rimes, par courrier ou internet.

Points de ventes : Librairie 2B (71 - La Clayette)

Abonnement : 12€ pour 4 numéros annuels, chèque à l'ordre du *Petit Rameur*.

Contact : ✉ 31, rue Lamartine - 71800 La Clayette - France

☎ 03-85-24-21-69 🌐 www.revuecabaret.com

MELODIE AMBIEHL

Les soleils voilés

Les soleils du sud
se noient

Les lunes du nord
se pâment

Les soleils plongent
à l'envers
des lunes d'âme

Leurs rêves calmes
flottent
sur les pyramides d'or.

IMANE AZMY

Me reconnaîtras-tu
Encore
Après l'oubli
Quand j'aurais vieilli
Ailleurs
Te regardant de loin
Amant trop aimé
Trop haï
Puis te laissant sans voix
Seule
Avec ma nostalgie

Me reconnaîtras-tu
Enfouie
Dans le silence
De l'abandon
Quand
Mes lèvres flétries
Voudront te chanter

Et mes airs
Mes florilèges
Te réjouiront-ils
Te plairont-ils
Quand
Ils viendront border
Ton rivage

Me reconnaîtras-tu
Dans mes rêves souterrains
Dans mes soupirs
Dans mes charmes
Au porte de tes mystères
Transie d'inquiétude
Quand la nuit étale
Ses cauchemars

J'ai hanté de si près
Les chemins
Que tu brodes
Le long de la méditerranée
A l'abri de tes contes
Et j'ai tant
Enjolivé les images que tu transportes
Elaboré de stratégies
D'approche et de fuite
Que je ne sais plus par quel chemin
Te rejoindre

Me reconnaîtras-tu
Pays où je suis née

HELENE BLASCO

Rites initiatiques

Nomade
L'été
Est complice
Des rites
Initiatiques

Passage
De la chrysalide statique
Aux mille couleurs agitées
Du paon

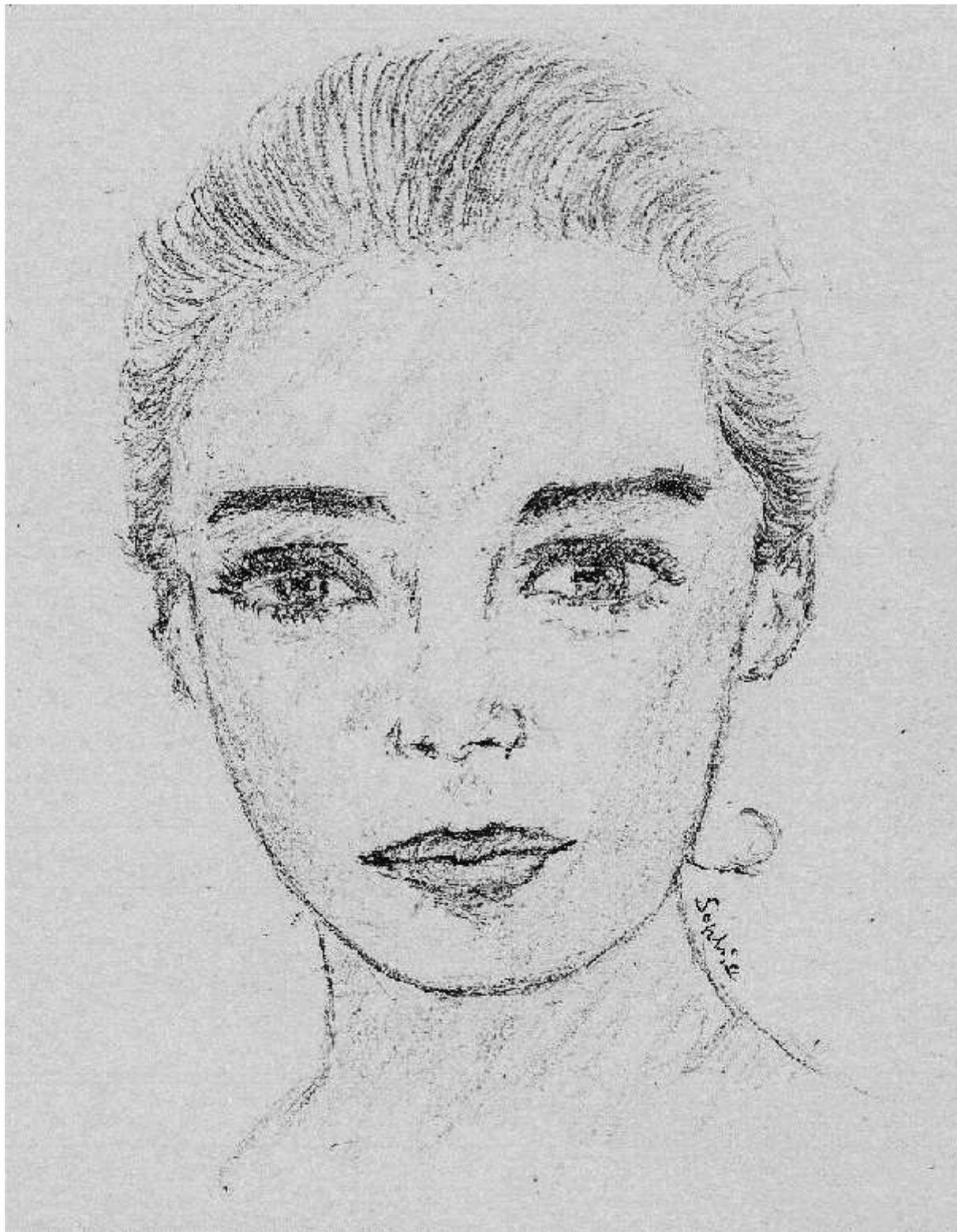
J'ai attendu qu'un paon albinos
Fasse la roue
Mais la nuit tombait
Sur le zoo
Et la Lune jalouse
Nous aurait espionnés
Derrière les nuages

J'ai attendu qu'un paon albinos fasse la roue
Et m'ouvre un passage
Souterrain
Où tous les codes changent
Une fois que l'on s'y enfonce

Les sorcières coulent
Et le plomb flotte
C'est un monde en noir et blanc
C'est un monde où les dociles rancœurs
Mûrissent
D'autres notes

Ce passage s'achève par une porte close
L'unique façon de l'ouvrir est
Pour le scaphandrier de circonstance
De sombrer
Au fond d'un lent crépuscule d'été
Et d'attendre
Un zénith propice

Laissant à l'aube lactée
Une nécropole de métamorphoses



CAROLINE BRAGI

Les nettoyeuses

Nous n'avions pourtant pas parlé longtemps, un bavardage du dimanche, ceux qui peuvent se payer le luxe d'oublier les pendules. Nous avons laissé là les reliefs du repas : os, noyaux, pots de yaourts basculés, éviscérés aux champs d'honneur, des grognards à l'agonie sur le sol gras des faïences : la plus pacifique des batailles quand les babines vous pèsent aux cils, un corps plus englouti prêt à céder à toutes les lenteurs. Même le chat avait vu tomber la couenne et il entamait près des rosiers sa longue toilette délicate. La cuisine était restée dans les pétilllements de bouche qui précèdent les repas, ce cérémonial qui porte les premières notes du hors-d'œuvre, frustration heureuse avant la libération des appétits. La planchette de bois était restée là embaumée par le sel océan du rôti à peine tranché ; jus de rouille livré en pâture aux vibrisses de l'atmosphère. Nous n'avions pas bavardé longtemps mais leur étourdissement vibrait déjà : des expertes, vives, un bataillon alléché du moindre interstice. Elles avaient déjà trouvé leurs marques et la cuisine vrombissait d'une machinerie affamée. La planchette en quelques minutes avait perdu sa virginité de fête, elle se figeait dans un cuir inerte, la grimace corrompue des cadavres. Autour tournoyaient ces vautours bleus, verts, métalliques, la cuirasse ventrue des nettoyeuses, ces électrices de la pourriture prochaine. Je revoyais un instant l'intérieur de ce vieil homme à qui nous rendions visite dans sa maison de Volon, ce ruban de colle qui pendait au plafond, petit charnier rural duquel je ne pouvais détacher les yeux. Avait-il stoppé le temps ? Était-ce la bonne défense ? Elles symbolisaient l'horreur, le premier chapitre de la disparition mais je me prenais parfois à admirer leur aptitude à renouveler le monde.

MELANIE CARRON

Saignée de lumière

Telle une ombre nocturne
Sur le faisceau de ma course je chancelle
Comme fragmentée par la lumière des phares

Dans ce flash
La houle d'un souvenir lointain me rappelle
La candeur d'un regard
La douceur d'un instant

Meurtrie par le mugissement de la ville
Dans la lumière d'un motard
Tes paupières ourlées dévoilent dans un lent éclair langoureux
Tes yeux qui se posent sur l'eau calme

A nos alentours elle sombre à l'aube d'une nuit
Au crépuscule d'un matin
Le temps est suspendu dès que nous ne le définissons plus

Filent les éclairs,
Rage déchirant la noirceur
Je revois ce lieu blanc où s'estompe le sommeil
Ces secondes fugaces qui jamais ne trépassent



ESTELLE DECAMPS

Intramuros

D'égouts en dégoûts cela piaille d'hypocrisie, on déverse du venin en faux scénario de vie. Des refrains de cloches qui ne cessent de détonner, de grâce sont mes matins hors des remparts et pavés. Les faubourgs à scandales mettent à jour leurs cruautés, les langues s'y étalent et t'assaillent par croche pied. Des camions poubelles qui te dévient de côté, sans faire dans la dentelle et qui laissent à désirer. Des regards assassins qui en silence te condamnent, un sourire taquin est d'avance la plus belle arme. Ils tombent comme des mouches dans un flot d'immondices, la coupe est alors pleine, de haine ils s'enlisent. Des femmes aigries qui profanent ta jeunesse, elles t'envient, leurs hommes fantasment sur tes caresses. Je n'avais qu'un désir, que l'on m'arrache de ses entrailles, où résonnent mes soupirs comme le vent de la grisaille. On m'évalue sous A et je suis jugée sous B, ils renient le jeu double de leurs faces dépravées. Ils se dévoilent sages mais planteront un couteau, les cartes sont sur tables, leurs places rampent derrière mon dos. La bave des crapauds ne peut atteindre les étoiles, c'est au bout du rouleau qu'ils se noient dans leurs spirales. Ils avalent de travers ce que renvoie ton aura, ils arpentent en vipères sur le fil de tes émois. La vidange qu'est la place y répand tout son crottin et, quand vient un revers, ils s'entassent dans leurs dédains. Ils projettent la lumière sur la moindre de tes failles alors, ils brassent de l'air et leurs cervelles déraillent. Ils prédisent tes pertes et sous estiment tes rêves, ce que dévoilent leurs becs n'est que reflet de leurs trêves. Pauvre est celui qui taille par complexe mal soigné, en silence mes batailles se cultivent sous leurs nez...

INGRID DESCHARNE

Féminin sacré

Elles sont présentes, sensibles, empreintes de spontanéité, débordantes de vulnérabilité... Conscientes de leur fragilité. Elles subliment leur féminité, rien n'est enfoui, tout apparaît assumant complètement qui elles sont, c'est là leur grande force... guerrière de l'amour, beauté étincelante, envoûtantes mais pures, sages et bienveillantes, désinvoltes, audacieuses, humbles.

Elles ont tout, elles sont puissantes; cette puissance effraie alors elles sont bafouées, rabaissées, humiliées; au nom de qui, de quoi?

Réveillons nous

Ne nous astreignons pas à vouloir devenir l'égal de l'homme, cela reviendrait à se soumettre encore comme nous l'avons été pendant des siècles... Nous le dépassons, il a fait de notre monde, ce monde, il crée les guerres quand nous oeuvrons pour la paix, la haine quand nous prônons l'amour. Aidons-le à reprendre le contrôle de ses émotions en nous unissant : « Ne cache plus ta vulnérabilité et toi aussi tu deviendras fort »

Tous les hommes naissent d'une femme, nous sommes la mère des hommes
Il est de notre devoir de leur rendre leur sensibilité volée par l'ombre des temps anciens ; nous sommes les détentrices de la lumière par l'amour qui nous unit malgré l'infortune de notre histoire.



LYSA DEVILLARD

que sais- tu de mon âme
dis moi, que sais-tu de mon âme
une femme est un pays
la dame à la fenêtre souriait
son balcon ourlé de fer serré de ses doigts trop maigres
quelques mots chastes et la ville s'éteint
la dame a des fleurs sous le thorax
ses cheveux trempés de sang collés tout contre ses reins
elle immobile me sourit
l'étain de son regard et son coeur troué de plomb
sans l'air dans les poumons elle aurait déjà coulé sous son poids
la lune brandit son regard au dessus d'ailes
oublie pas les anges dis, oublie pas les anges
à tous tes angles ils te coinceront du silence au corps
comme les grandes statues sur la place
figées dans l'absence la dame aurait découpé son ombre entre les leurs
la dame a des grands yeux de blonde
leur bleu comme deux larmes épaisses
on dit qu'avant elle avait été heureuse
avant d'avoir déchiré la tulle de son coeur
grands coups de sécateurs
on dit qu'avant elle a été belle
bien avant que la mort s'avance contre son dos
on la voit marcher dans les rues
pendue à son balcon
trébucher sur le béton
sa solitude en laisse
lasse
elle traîne entre ses mains

le spectre oblong du passé,
trois pièces de monnaie,
et une poupée cassée.
elle traîne entre ses mains

le spectre oblong du passé,
trois pièces de monnaie,
et une poupée cassée.

ANAÏS DI PASQUALI

Liberté

J'ai comparé ma fortune à ceux qui n'en possédaient pas
J'ai foulé des trésors et des terres sauvages
Marchant sans but avec la foi comme unique compagne,
j'ai bâti mon royaume, seule, aux quatre coins du monde.

Reine de pays lointains ;

Au sommet de la Terre et au centre de l'océan,
je deviens la reine de mon existence

Perdue dans les montagnes, cachée dans les fleurs
J'ai trouvé la richesse toujours fantasmée :
une langue faite de cultures anciennes,
la parole universelle
la liberté.



VALENTINE DUBOIS

Haï kus

La neige de printemps
Révèle la joie innocente
D'un espoir nouveau

Face à la vallée
L'écho de ta voix vibrait
En rêve sous silence

L'ombre de chaque jour
Reflète au loin le soleil
Dans nos cœurs en veille.

La tempête passée
La neige sur les branches posées
A l'écoute du vent

THALIE EUPHROSYNE

Vers 10h

Vers 10h, obstinément, un petit passereau lance sa trille.
Elle s'envole et entre par la fenêtre ;
Le silence vole en éclat
Le piano s'ouvre, et une main blanche
Sortie de nulle part
Répond à l'oiseau.
L'instant se suspend...
Puis tout s'évanouit.
Tourne le piano, tourne la main d'albâtre,
Tournent la fenêtre, la trille et le passereau ;
Tourne autour de moi la spirale infernale,
Et je tombe soudain bien las !
J'ai mal à la tête...



CATHERINE GIRBIG

Corne de brune

Ce matin, j'ai enfilé
ma robe à frange d'océan,
mon regard anthracite,
et mon sourire de granit.

C'est étrange, ces plages étranglées, cet ambre de peupliers qui me colle aux paupières, un souvenir des aulnes, un souvenir de sable, frileux, hanséatique, l'amour est un pied nu, plongé dans l'eau de mer, pantalon relevé, et du sel plein les doigts. Et c'est le Roi des Autres qui n'a d'yeux que pour toi.

Et la journée se passe, et la journée prend froid, et quand le jour décline, le ciel se prend à croire qu'on est déjà l'hiver, qu'on est déjà novembre, et puis qu'il va neiger. Le jour tombe et décline toutes tes mains tendues, et tes frères sont tapis à l'ombre d'un rocher, et dans un coquillage, on entend un murmure, et on dirait l'amer, et on dirait la mort, tes frères ont pris le large, tes frères ont pris la mer.

L'amer danse et revient, démonté, élargi, tous ces corps qui naviguent, tous ces corps qui se noient, et sept ombres se partagent, au creux des vents du soir, entre les brise-vagues, les dunes et les algues, le souvenir des pins tordus et d'un oiseau, froncé, étrange et noir, un souvenir tombé, dans un écran de feuilles, sur l'automne émondé.

Cet ambre cramoisi, sept ombres suspendues, ce soir, c'est septembre qui me prend au corps et à la brume, et dans une bourrasque, mélange mes brouillards, travaille mes orages.

BLANDINE GWIZDALA

I.
de la tourmente
du vol de l'âme
je vous attends, amour
joie
paix
la douleur gangrène ton ère,
mais l'obscurité ne t'étouffera pas,
liberté.

II.
maquille ces immondes cicatrices
d'une poudre amie
d'une poudre de rires
et de magie
fais disparaître de ton coeur
ankylosé
le pire
de ce que tu as vu et porté
et porté encore à te voûter
à te plier
à t'agenouiller, mon enfant
le ciel n'a jamais été aussi grand
et l'espoir si vif
ta gloire toute nue en descend
et apporte avec elle des lauriers d'argent
aux milles faces
éclairant le monde

*septembre 2016
aux enfants de la guerre*



MAËLLE JOUBERT

Souffle à dunes

Et le bleu, le bleu de l'aube
Qui bouillonne au rouge en palpitant
Caresse les graines de ma peau vive
Et tourmente les pigments de la feuille morte

A celui qui lancera sa pierre,
J'embrasserai le sable chaud
Pour celle qui détournera l'émeraude
Et saluera la marguerite

Je déposerai mes verres trempés
En tutoyant le murmure à brume
Et devant l'iris de l'eau scintillante,
Je plongerai sans remonter.

VICTOIRE MANDONNAUD

Les âmes en sueurs :

Mes lèvres sont des orties et j'embrasse les âmes déjà en sueurs.
Visa à douleur; ils rentrent dans le territoire.
Sables mouvants, mon cœur est innocent.
Mes lèvres sont des orties et mes mots des plantes carnivores.
Et ils rejettent par mes pupilles le sang filtré des yeux.
Je fuis. Je tente des interprétations. La pleine s'inonde, la terre craquelle et l'eau
rentre dans les fêlures.
Fermez les frontières, faites-les sortir;
tous les voyageurs de mon cœur se sont fait tuer par les orties, les sables mouvants
et les plantes carnivores.
Que s'est-il passé dans mon pays;
qu'ai-je raté.
Ils souffrent
et j'essaie seulement encore de trouver.



CORALIE MENNELLA

18 juillet, BIM

Comment sait-on ce qu'on ressent ? C'est tellement abstrait, immatériel, intouchable. C'est censé être dans la poitrine, le ressenti. Qui sait si ce n'est pas dans la tête ? Séparer ces deux éléments est un bordel sans nom. Un seul et même bloc de béton rempli de conneries. Le tout est que ça nous appartienne. Notre tête, notre cœur. Ne pas les laisser s'emplier de ce que pensent et ressentent les autres. Tout bâtir nous-mêmes. Par la force des rencontres. Se distancier. Un fil élastique se tend entre la société et mon être, je le sens prêt à me péter à la figure. Break out. Voilà ce que je veux faire pour éviter un deuxième Burn out. S'éloigner de toutes ces imbécillités quotidiennes qui nous empêchent de penser sainement et de ressentir instantanément. Ils prennent nos vies, les rangent dans des petits casiers d'écoliers américains et basta. Alors c'est à nous de casser la porte en ferraille ? Très bien. Il fallait le dire plus tôt. Poussez-vous les immobiles, je ne finirai pas seule à pleurnicher sur mon sort et sur celui des français. Hors de question. Allez vous faire foutre les présidents, ministres, « directeurs de », « secrétaires de », « fils de », allez cracher vos daubes ailleurs. Vous pensez qu'on dort ? Non, on prépare une révolution.

CLEMENTINE PLANTEVIN

Lorsque la nuit demeure
aux lèvres
aux commissures des yeux
suspendue et entière

elle échappe
au monde qui veut la vendre
la définir une fois pour toutes
– *quelques sous pour la nuit merveilleuse*
achetez
elle n'est pas fragile
elle est en plastique
et le cadre est offert –

elle étreint seulement
immobile et muette
celui qui se contente
d'aimer
sur le fil du souffle
son mystère d'eau fraîche



SOFIA RYBKINA

La petite robe noire

J'ai vu ma grand-mère tricoter pour la première fois à l'âge de cinq ans.
Fil de laine qui coulait entre ses doigts,
Comme si c'était un conte de fées des frères Grimm.
La magie se passait, donnant naissance à un autre chandail, ou une autre écharpe,
ou une robe que j'allais probablement porter.
J'ai vu un magazine de mode pour la première fois à l'âge de huit ans.
Il était plein de vêtements, plein de couleurs vives et extravagantes.
J'ai été étonnée par la variété des œuvres d'art conservées à l'intérieur ;
une petite fille face à sa nature, sa passion, son désir.
J'avais douze ans quand j'ai visité l'Allemagne et réalisé que la mode n'avait jamais
été aussi loin des gens.
Les bottes, les pulls céruléens que je voyais partout,
En tant qu'étranger complet, produit d'un autre monde.
C'était des années après que j'ai compris.
Les vêtements sont ce que nous voyons et la beauté est ce que nous chérissons.
Mais si c'est la crasse qui vous tient à l'intérieur,
Elle ne peut jamais être couverte par la petite robe noire.

ROSELYNE SIBILLE

Freluque

Freluque regardait en l'air toutes les fenêtres qui brillaient comme une pluie. Et tout en haut, à s'en attraper le tournis, les immeubles faisaient une haie d'honneur à la rivière du ciel, ce ciel qui déroulait pour la soirée des écharpes couleur de glycine.

Freluque avait le bitume encastré dans les semelles. Il avait marché droit devant lui pendant des heures. Jusqu'au bout, il s'était promis, jusqu'à la mer. C'était simple. Il suffisait d'avancer, de passer un carrefour après l'autre, les rues comme autant de layons dans la forêt.

Les sirènes hululaient en chœur comme elles auraient vomi, par à-coups. D'abord, Freluque avait senti l'enfer, déployé autour de lui. Mais quand il était entré dans Central Park, qu'il s'était allongé dans la pelouse comme on pose sur le dos le copain qui a passé trop de temps à oublier sa misère chez le tavernier, quand il avait senti l'herbe d'automne, cette odeur de miel et de pluie, ça lui avait remis la tête en place. « *Tu as trouvé, il se dit, ici tu pourras te poser* ».

Ses pieds étaient des pesons abandonnés près d'une balance ; il avait délacé ses baskets ; il avait regardé ses orteils rougis et bulleux ; il avait pris chaque pied dans ses mains, lentement, l'un après l'autre, comme on serre la pogne tavelée d'un vieil ami retrouvé et qu'on n'a pas envie de la lâcher.

Freluque était là, tout estourbi. Les écureuils s'avançaient par bonds vers lui, leurs yeux curieux en quémande. Les frondaisons portaient déjà l'automne à plein corps. Les oiseaux invisibles rivalisaient de trilles et de trémolos.

Et Freluque, le crâne posé contre la bonne terre qui tourne et tournera sans s'occuper des hommes, Freluque écoutait la rumeur de New York, les sirènes qui coloriaient le lointain de leurs spasmes et il se disait : « *Je suis dans le poumon du cœur du monde* ». Il se répétait : « *Je suis dans le poumon du cœur du monde* » et ça lui faisait tout chaud dans la poitrine d'être couché là, les pieds comme des pierres brûlées, sur une herbe qui vivait tranquillement son destin d'herbe qui pousse droit là où elle a été semée, sans jugement.

Il avait somnolé sans doute puisqu'un frisson le réveilla. Il s'ébroua comme un poulain mal débouffé. Il avait envie, encore, d'avancer vers la mer. C'est là qu'il le vit. Le cow-boy était appuyé contre un arbre. Il l'attendait. Il l'avait regardé dormir. Freluque n'eut pas peur. Aucune menace dans ce regard. Plutôt un grand silence d'aube. Comme une douceur de l'eau, parfois, quand on s'avance dans la rivière et on ne sait pas pourquoi mais il y a un endroit un peu plus tiède, comme sucré. Freluque était là, tout détendu dans le regard de Cow-Boy et il ne se posait pas de questions. Ce fut l'autre qui s'approcha :

« *Hello Boy* », dit-il

« *Hello* » dit Freluque, et il fit avec la main le geste qui invite à s'asseoir.

Les joggers, ceux qui passaient en rollers, les promeneurs les virent comme deux compères de toujours qui regardent le fond de leurs pensées. Il semblait que le soir ne viendrait plus jamais déranger la lumière.



LISE SUAU

Prière dans les pins
Mains jointes plaquées contre les feux arrières
Langue monotone de nos plaies de passage
Je me suis souvenue de vivre soudain
Comme une possibilité jamais épousée
L'oubli n'est pas long il est juste capricieux
Il choisit ses charniers de viande froide
Quand pour faire mentir mes nuits
Il tient en joue mes aubes

Sous son index tendu les lambeaux de croyance
Battent aux vents de la cité portuaire
Les têtes coupées sont en plastique
Il y a longtemps que la mort rit aux marins
Elle s'en est allée avec ses médailles
Sur le large dos des gouffres océaniques

Tu avais les cheveux blonds alors
Les siens étaient toujours noirs
Quant aux miens ils n'ont pas d'odeur
Son sourire cache le chagrin du désir réprimé
Mes yeux coulent d'avoir touché la faute
Je la sens battre là sous mes doigts
Et mes ongles la protègent
La douleur en a fait des griffes

Je croise mes jambes de honte
J'ai une chanson entre les cuisses
Noire depuis mes treize ans
Mes yeux sont les seuls replis qui ne m'effraient pas
Mes yeux sont les seuls accidents nécessaires
Mes yeux sont deux fragiles amantes
Que l'eau déchire dans une ultime jouissance
Pour me laisser naître de la béance vide

J'avais refusé ses mains chaudes contre ma poitrine
Et son sourire qui me déchirait les côtes
J'avais refusé que ses longs cheveux caressent
Mes épaules raidies par l'attente
Le regard braqué sur le soleil muet de chaleur
Lourd et rouge il fait ployer sa branche
Et dans un long murmure chute dans la mer

Maintenant nous sommes là face à face
Avec la mémoire vient le mensonge
J'ai survécu
J'ai écrit son nom dans mon cou avec tes dents

J'ai tracé son corps entre les draps
Tes cheveux sont blonds
Les siens sont noirs
Et ils dansent devant mes paupières quand je bats des cils
Tu ne saurais vaincre la faim qui drape ces fenêtres

Je n'ai pas remplacé la peur
J'ai passé avec amour le fil clair
Sur la gorge tendue de celle qui embrasse le front des marins
On dit qu'autrefois son visage lança milles bateaux
Et que pour ses yeux une cité fut avalée par les vagues
Dis lui que moi aussi mes larmes sont des villes
Dis lui que moi aussi je brûle les jours de fête
Dis lui que moi aussi je mourrai en implorant son pardon
Car mes os sont tous tendus par le même chant
Et les mains qui les mutilent les lancent aux lèvres des alcyons

Portez mes débris haut sur votre front
Et offrez les aux navires de passage
Qu'ils les rapportent comme des pierres
Jusque dans le ventre de citadelles inconnues
Et que les enfants les jettent en jouant
Pour parer la chevelure des algues
Entendez-vous mes os qui se fendent ?
Entendez-vous les choeurs qui se brisent ?
Comprenez-vous leurs paroles ?
Alors dites-lui que je l'attends.

NADINE TRAVACCA

Capillarité

Planté dru au sommet de la tête le cheveu se cramponne. Les siens sont longs. Et bruns. Elle les sème, vestige des batailles de la nuit qui s'emmêlent aux draps, s'emmaillent sur le carrelage. Petite mort qui moutonne, le cheveu marque son territoire

Jusque chez l'étranger

Mousse en pétard au réveil matinal, une masse à domestiquer pour aborder le dehors. Brossage à l'aveugle. Crâne fendu, une arête libère deux bandeaux au chevet du visage

Volets battants sans attaches

La chevelure gorgée de saveurs, de celles qui creusent l'appétit des poètes. La sienne griffe l'air. Odeur de tabac et de pluie dans la suie de la ville, barbouillée de sel de sueur à l'ombre de l'été

Comme un sceau. Dans son dos

Hirsute encore sous le vent. Un fouillis de mèches corrigées d'une claquette la rabat derrière l'oreille

Rempart de tous les débordements.

A suivre...

Notes sur les auteurs

MELODIE AMBIEHL : professeure de français passionnée par la littérature et la poésie, son premier poème publié est « Elle tourne à l'envers » (anthologie *Variations sur le thème de la planète* de Flammes Vives) ; « Les trains » figure dans le numéro 22 de la revue *Lichen* ; et en 2018, elle a remporté le Prix des tendons du style 2018 pour son mini-roman au style poétique *La Tempête des cœurs*, qui est aussi coup de cœur du Centre Méditerranéen de Littérature.

IMANE AZMY : née au Maroc, elle poursuit un parcours littéraire en France. L'écriture l'a toujours accompagnée ; inspirée par les mythes mais aussi par une pratique développée de la danse son écriture questionne la mémoire et l'oubli, recherche les traces du mouvement et du souffle.

HELENE BLASCO : vit dans le Sud de la France. C'est sa première publication.

CAROLINE BRAGI : né en 1987 à Besançon, elle vit depuis 2012 aux Avenières en Isère, où elle exerce le métier de professeur des écoles. Poète depuis environ deux ans elle termine actuellement son premier recueil après plusieurs publications dans des revues de poésie francophone (Festival permanent des mots, Traversée, Paysages écrits).

MELANIE CARRON : née en 1996 dans le Rhône, avec des souvenirs d'enfance qui viennent pourtant des côtes de l'ouest de la France. Ses études d'architecte paysagiste vont de pair avec son goût pour le mouvement, les découvertes de villes et de nature. Un texte se façonne pour elle de la même manière qu'un espace public : entre la raison et le sensible. C'est sa première publication.

ESTELLE DECAMPS : née en 1993 à La Louvière en Belgique d'un père bohème et d'une mère bourgeoise. Au fil des années, la poésie est révélatrice et, sa source d'inspiration fut déclenchée au travers de ses artistes fétiches tels que Boris Vian, Serge Gainsbourg et le poète et chanteur belge, Camille Biver. En janvier 2015, elle gagne son premier prix grâce au concours international de la poésie IOWDOK, avec son texte *Le chevalier de la solitaire*. Publiée dans les revues Nouveaux Délits, Festival Permanent des Mots

INGRID DESCHARNE : vit dans le sud de la Bourgogne. C'est sa première publication.

LYSA DEVILLARD : lycéenne à Nevers, c'est sa première publication.

ANAÏS DI PASQUALI : née à St Etienne et vit dans le Haut Beaujolais. Écrit poèmes, chansons, fables et un roman publié aux Editions Héraclite : *Le vol des deux aigles*. Son CD solo *Ode à la Vie* a été réalisé en 2018. Artiste pluridisciplinaire, animatrice artistique et future arts-thérapeute, elle utilise l'Art comme langage quotidien.

VALENTINE DUBOIS : écrivait des poèmes quand elle était adolescente. Elle a laissé sa passion entre parenthèses pendant trente ans durant lesquels elle s'est consacrée à élever ses quatre enfants. Peu à peu, le temps libre lui a permis de se retrouver face à elle-même. Elle lit ses poèmes chaque année lors du Week end de la rose au jardin de Bagatelle, à Paris.

THALIE EUPHROSYNE : dix-huit ans (seize à l'écriture du poème), étudiante à l'école Estienne, à Paris. C'est sa première publication, mais a participé au concours de poésie jeunesse des Estivades Poétiques (Tarascon sur Ariège) il y a deux ans et a obtenu le second prix pour *Brumeuse*.

CATHERINE GIRBIG : née en 1976 à Lyon, a vécu à Paris, Leipzig et Calais avant de s'installer à Cluny. Mère de deux petites filles et professeure d'allemand, elle écrit depuis longtemps. Publiée à l'occasion d'un concours de nouvelles aux éditions canadiennes Mémoires d'encrier, mais jamais pour des poèmes sinon en auto-publication, pour un recueil intitulé *Vues du large, nos oeuvres vives* accompagnant des photos de danse de la troupe dont elle faisait partie.

BLANDINE GWIZDALA : elle a découvert la poésie dès l'enfance avec Prévert, Desnos et Baudelaire, a mis sur papier des histoires et créé des magazines de fortune, puis s'est lancée adulte dans la création d'expositions d'art contemporain. Elle écrit désormais sur le travail des artistes tout en se laissant aller à quelques poèmes, son petit plaisir.

MAËLLE JOUBERT: lycéenne à Saint-Etienne en classe de terminale L. Elle écrit depuis toute petite. Deux prix dans la section roman et poésie du concours international junior d'Art et Lettre de France. Un website <http://pageaplume.com>

VICTOIRE MANDONNAUD : artiste française implantée à New York City, travaillant avec divers médiums tels que la photographie, la vidéo, l'écriture et la performance sur des questionnements autour de l'émancipation de l'individu de structures de pensées, de codes, etc. Elle conçoit son travail comme un processus de recherche dans l'absurde d'équations d'idées qui pourraient être appliquées dans une architecture du monde flexible sans histoire. Elle a exposé ses photographies dans diverses galeries new-yorkaises (International Center of Photography, SFA Projects, Bushwick Community Darkroom, etc). Des textes publiés dans la revue Lichen.

CORALIE MENNELLA : 25 ans, comédienne et auteure. Membre de la Cie les Visiteurs avec laquelle elle crée et joue une pièce de théâtre en appartement. Elle écrit et interprète également un seul en scène qui se jouera à Paris dès début 2020: *Y'a pire!* . Divers poèmes en revue en 2017 et 2018 (Le Capital des Mots, La Page Blanche) et un livre (B)rides aux éditions du Net (2018).

CLEMENTINE PLANTEVIN : 32 ans, professeure de lettres et vit dans les Monts du Lyonnais, dans un minuscule village nommé Montromant. Publiée dans la revue Traction-Brabant. Un petit recueil qui paraîtra en 2020.

SOFIA RYBKINA : habite à Saint-Pétersbourg. Musicienne professionnelle, elle est aussi poète et illustratrice. Ses œuvres ont paru dans les revues littéraires telles que Slovo\Word, La Page Blanche, L'Etrave, Lichen, Edita, Star 82 Review, Tipton Poetry Journal, Capulet Magazine, White Wall Review, etc.

ROSELYNE SIBILLE poète très liée à la nature, qu'elle utilise comme métaphore de la nature humaine. Géographe de formation, elle a été bibliothécaire puis enseignante à l'Université. Depuis 2001, elle a publié de nombreux recueils de

poèmes en éditions courantes, en revues et en anthologies ainsi que des livres de bibliophilie et livres d'artistes. Elle est aussi écrivain de voyage et traductrice de poésie, en particulier de poètes d'Inde. Elle crée avec de nombreux artistes, donne des lectures musicales de ses recueils et participe à des expositions.

Derniers titres parus : *Ombre monde* (Ed. Moires, 2014), *Lisières des saisons* (Ed. Moires, 2017), *Entre les braises* (Ed. La Boucherie littéraire - coll. La feuille et le fusil, 2018)

LISE SUAU : née en 1995, elle vit et étudie à Toulouse où elle s'oriente vers la recherche en littérature du 19^{ème} siècle, interrogeant les relations entre violence et désir. C'est la première fois qu'elle soumet ses textes à une quelconque instance littéraire. Ces derniers, hétéroclites dans leur forme, s'articulent néanmoins autour de plusieurs thématiques qui lui sont chères, notamment l'absence et la discontinuité d'un moi qui ne peut se saisir autrement que par le collage de souvenirs et visions expressifs.

NADINE TRAVACCA : née au bord de la mer, réside actuellement en Savoie et publie ses textes en revue papier ou numérique (Lichen, Méninge, Ornata, Mot à maux, Capital des mots, Poétisthme)

Retrouvez les sites des auteurs la page Auteurs du website de la revue sur www.revuecabaret.com

Revue Cabaret hors série #5

Sommaire

Mérodie Ambiehl	p5
Imane Azmy	p6
Hélène Blasco	p7
Caroline Bragi	p9
Mélanie Carron	p10
Estelle Decamps	p12
Ingrid Descharne	p13
Lysa Devillard	p15
Anaïs Di Pasquali	p16
Valentine Dubois	p18
Thalie Euphrosyne	p19
Catherine Girbig	p21
Blandine Gwizdala	p22
Maëlle Joubert	p24
Victoire Mandonnaud	p25
Coralie Mennella	p27
Clémentine Plantevin	p28
Sofia Rybkina	p30
Roselyne Sibille	p31
Lise Suau	p33
Nadine Travacca	p35



Illustrations

Sofia Rybkina

Revue Cabaret / Le Petit Rameur

31, rue Lamartine
71800 La Clayette - FRANCE
www.revuecabaret.com

Dépôt légal : décembre 2019 - n° ISSN: 2555-2910
Imprimerie : Studio Godard - 71800 La Clayette

Numéro hors série gratuit

© 2019 Les auteurs & Revue Cabaret